

# L'ERMITAGE DE LA BAUME

Extrait de la Revue du Midi N° 8, août 1904  
de Léonce Larnac



Un matin du mois de juin, il y a de cela quelques années, l'été se trouvant par trop précoce, j'étais en train de confectionner ma valise. Comme si je n'avais pas assez des beautés naturelles de mon pays, je voulais revoir le plus tôt possible les beautés de contrées lointaines. Dans le Midi, nous sommes tous plus ou moins Anglais dès que la canicule devient menaçante. Il nous semble toujours que l'on doit se trouver mieux ailleurs qu'on ne l'est chez soi. Et ce qu'il y a de pis, c'est que nous ne connaissons que fort peu, et même pas du tout, les splendeurs des paysages qui nous entourent. Notre horizon, je le connais bien pour l'avoir contemplé cent et cent fois. Il est borné d'un côté par la Tourmagne, et de l'autre par les rochers de Beaucaire et le Mont Ventoux. Quant aux sites qui se déroulent à travers ce magnifique panorama, bon nombre de mes honorables concitoyens les ignorent, et comme ils supposent qu'il y a mieux sous d'autres cieus et en de plus frais climats, ils s'échappent lestement hors du nid, comme des nuées d'oiseaux, pour se poser sur quelque haute cime inconnue.

J'allais donc, moi aussi, faire comme tout le monde et prendre un train quelconque en partance pour Lyon, et de là me diriger sur la Suisse, du côté de quelque retraite alpestre, non fréquentée par les clergymans et les miss si bavardes de la vieille Angleterre. Où irais-je ? Je n'aurais pu le dire à l'avance. J'allais partir, et c'est tout ce que je savais.

Au moment précis où j'abaissais la plaque de cuivre qui ferme ma valise, mon ami André Marton entra en coup de vent dans ma chambre.

Tu pars..., et où vas-tu ? me dit-il, stupéfait.

Je l'ignore absolument, répondis-je, je pars, et voilà tout. J'en ai assez des promenades sur les chemins pierreux de la garrigue et dans les ornières boueuses de la plaine qui mène à la Tour de l'Évêque où d'ailleurs je ne vis jamais ni tour, ni évêque. Encore une fois, je m'en vais.....

En Suisse, probablement....

Peut-être. Où m'arrêterai-je ? mystère. Genève, Montreux, Vevey, le Grütli, Lauterbrünnen, les Châlets, Guillaume Tell, l'Helvétie..., vois-tu, il n'y a que cela au monde.

Sans compter le reste, fit mon ami Marton. Connais-tu seulement les environs de ta ville natale ?

Parbleu, Font-Chapelle, la Guinguette de Castanet, Vaqueyrolles, le Pont-des-Iles, le Mas de Gardies, Caissargues, et même Saint-Césaire...

Tous ces ports de mer, c'est moi qui les ai créés. Je les ai aits... Tu n'as pas sans doute la prétention de m'aider à les découvrir...

Voyons, mon ami, connais-tu seulement la Baume et son ermitage ?



4 Environs de NIMES — LA BAUME. par POULX (Gard) — Les Gorges du Gardon  
L'Hostellerie de la Baume

Qu'est-ce que c'est que ça ? Y a-t-il là au moins un casino et un hôtel où les petites filles dansent le soir avec accompagnement de piano ? Dis-le tout de suite, pour que je ne m'y aventure pas.

Mais non, mais non. La Baume, c'est tout près d'ici, un tas de collines rocheuses ou boisées au bas desquelles coule le Gardon. C'est un paysage d'une grandeur toute fantastique, l'horreur en haut et la grâce en bas. Ce paysage, j'ai l'intention de te le faire découvrir. Tu vois bien que tu ne connais pas tout ce qu'il y a de beau dans ton propre pays. Sais-tu bien à qui nous ressemblons ? A ces Parisiens de Paris qui jamais ne consentirent à se déranger pour aller contempler les merveilles du Louvre et des Invalides, ou même les environs immédiats de la capitale, Versailles, Meudon, Bellevue, Saint-Cloud..... C'est bon pour les étrangers de traverser les mers, de dépenser des sommes folles pour se meubler la mémoire de spectacles sans pareils. Mais les Parisiens qui n'ont qu'à monter dans un omnibus ou dans un tramway, ne daignent pas accomplir d'aussi faciles pèlerinages. Eh bien, mon ami, je sais bon nombre de Nimois, parmi lesquels tu peux figurer avec avantage, qui n'ont jamais vu la -Baume..., à quelques kilomètres d'ici.

André Marton avait chatouillé mon amour-propre de touriste.



Je te prends au mot, lui dis-je. Si tu n'es pas un lâche, nous allons immédiatement nous mettre en route. Tu le vois, ma valise est prête. Y a-t-il au moins à la Baume une auberge où l'on puisse passer la nuit ? Mais avant tout, jure-moi que nous n'y verrons pas un seul Anglais, ni une seule Anglaise, et qu'il n'y a pas de piano dans l'établissement.

Ceci, je le jure, fit Marton... Alors, c'est dit ?...

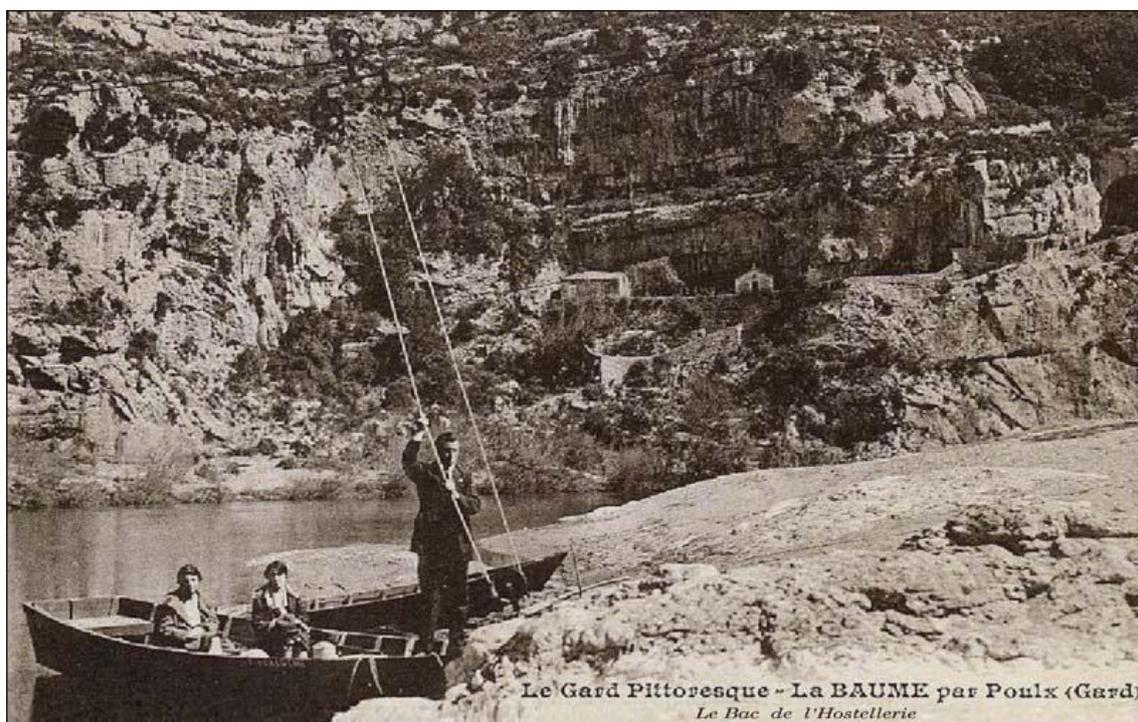
C'est dit. Seulement, en homme de précaution, je vais remplacer dans ma valise une bonne partie de ma lingerie qui serait superflue, par quelques victuailles portatives de première nécessité. J'aime le désert, mais il ne me plaît pas d'y être réduit à dévorer des sauterelles et du miel sauvage. Ton auberge a beau être sur le Gardon et non pas sur le Jourdain... Je m'en méfie tout de même.

Il était neuf heures. Nous étions prêts, et aussi la voiture que j'avais aussitôt mandée. Nous roulions du côté de la Baume. Jusqu'à un certain village nommé Poulx, nous n'avions pas quitté la route classique, plants d'oliviers à droite et à gauche, « capitèles » destinées à recevoir les outils des travailleurs de la terre et qu'on prendrait de loin pour autant de petits caveaux funéraires.

Enfin, nous changions d'allure. Une descente de plus en plus raide s'accroissait. On mit les freins à la voiture. Nous dévalions ainsi pendant plus d'une demi-heure par des sentiers enlacés surplombant des précipices. Nous serpentions entre des murailles de rochers, et devant nous c'étaient des mamelons gigantesques se déroulant à perte de vue sous des tapis de chênes verts, petits arbustes nés entre les pierres. On eût dit une mer fantastique sur laquelle d'énormes vagues aux teintes glauques se seraient miraculeusement figées pendant quelque cataclysme terrestre, à la suite d'un de ces bouillonnements formidables auprès desquels nos Vésuve et nos Mont Pelé en éruption ne sont rien qu'un jeu d'enfant.

En bas, entre des murailles rocheuses plus hautes que celles des plus hautes cathédrales, coulait doucement la rivière aux reflets d'azur, heurtant çà et là dans sa course de petits bancs de sable qui semblaient jouer avec elle au bord du gouffre. C'était à la fois horrible et charmant. Nous étions arrivés au fond de la vallée.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette descente aux enfers , je n'avais pas ouvert la bouche, tant j'avais l'illusion que je me dirigeais vers ce royaume de Pluton créé par les Grecs et ressuscité par le Dante. Il me semblait que je rêvais tout éveillé, et que nous allions y rencontrer des dieux, des déesses et même des Euménides.



Cette petite barque amarrée là-bas, n'était-elle pas celle du vieux Caron ? Avoir traversé un paysage méridional absolument plat, et, au bout de quelques heures, se trouver ainsi en pleine féerie naturelle, sans coulisses, sans décors, sans ces changements à vue habilement machinés sur une scène de théâtre, cela tenait tout simplement du prodige.

Mon ami André me regardait attentivement. Il avait l'air d'attendre...

Eh bien! lui dis-je, rompant le silence, voilà de l'inédit pour moi et c'est là un spectacle vraiment saisissant... Mais quelle est cette masse isolée qui, en pleine lumière, se détache toute blanche sur l'autre rive et au-dessus de laquelle se dresse une croix ? Elle est adossée à un roc qui paraît avoir une envie folle de l'écraser.

C'est l'ermitage de la Baume.

Mais où donc un ermite, fût-il saint Antoine lui-même, peut-il venir ainsi se nicher ?

Oh ! les ermites, vois-tu, ils n'existent plus, si ce n'est pour amuser les badauds ou arrondir à leurs dépens leurs escarcelles des Danaïdes. Plus de Thaïs, plus de Scrapion. J'en ai vu un, et celui-là des plus authentiques, celui du Mont Cindre, à quelques lieues de Lyon. On grimpe jusqu'à sa sainteté pour contempler les cimes neigeuses du Mont Blanc. On vide des bouteilles de Beaujolais ou de Seyssel auprès de son ermitage, à plusieurs mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, on s'incline devant une Vierge blanche ou noire , on laisse là quelques pièces de monnaie , puis on descend dans la plaine avec la conviction qu'on a fait quelque chose pour le salut de son âme. Il se trouve qu'en réalité on a simplement contribué à augmenter le bien-être d'un aimable pseudo ecclésiastique, qui, ma foi, exerce une profession assez lucrative. Quant à l'ermitage de la Baume, c'est un mythe. Un ermitage vit encore sur les ruines de l'ancien. Mais l'oiseau noir s'est depuis longtemps envolé.

Il aura eu peut-être trop chaud, dis-je à Marton. Vois-tu ce brûlant soleil qui illumine tout ce côté de la vallée ? Cet homme-là n'aura pas consenti à se laisser ainsi rôtir tout vivant; ce qu'il aura jugé excessif en fait de pénitence...

Les ermites du bon vieux temps étaient autrement trempés que ceux d'aujourd'hui, et le premier de tous, le fondateur de l'ermitage de la Baume, était bien venu là pour y souffrir et pour y mourir.

Qu'en sais-tu ? dis-je à André.

Il y a là, à ce sujet, une légende... - Autrement dit, un conte bleu.

Bleu et noir à la fois, mon ami. Mais quelle que soit sa couleur, il faut que je te le raconte. Une légende, parbleu ! on le sait de reste, ce n'est pas une histoire vraie. Elle est toujours sortie d'une imagination quelconque, sans quoi elle ne serait pas une légende. Cela s'est fabriqué tout seul dans un cerveau, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le fabricant finit par croire que « *c'est arrivé* » :

Si c'est toi qui, dans le cas présent, est le fabricant, il faut le dire, car en ce cas, je ferai au préalable toutes mes réserves...

Marton ne m'ayant répondu ni oui, ni non, j'insistai cependant pour qu'il me fît le récit de la légende du premier ermite de la Baume.

Ce sera pour cette nuit, me dit-il d'un air entendu.

Pour cette nuit ! Mais tu prétends donc décidément coucher dans cette auberge ?...

Parfaitement. Il y a des récits qui réclament un certain milieu et certains états d'âme.

Les heures du jour que nous avons à passer dans l'âpre ravin passèrent rapidement. Après un repas des plus modestes, mais suffisamment arrosé par autre chose que par l'onde pure du Gardon, nous nous disposions à errer à travers les sentiers. Je ne suis pas un poltron, et je n'ai jamais éprouvé le besoin de siffler dans la solitude et les ténèbres pour me donner du cœur. Mais j'avoue n'avoir jamais eu, autant que pendant les quelques heures de cette nuit-là, une impression aussi terrifiante. Tandis qu'il arrive dans la campagne qu'on y entend un son lointain d'une clochette pondue au col d'un animal qui broute dans une prairie, ou le bruit du fouet d'un charretier attardé qui passe là-bas en chantant une chanson du pays, ici nul mouvement, nulle rumeur dans ce lieu sauvage. Ni chèvre égarée, ni passant. Une clarté blafarde, celle de la lune donnant plutôt des reflets sinistres à cette nature désolée. Pas un être vivant, pas le plus petit grillon caché dans l'herbe et donnant son aubade aux étoiles. C'était l'horreur, c'était Valpurgis...

J'avais de telles dispositions d'esprit, et on conviendra qu'elles étaient lugubres, lorsque la clarté subite d'une allumette, qui nous avait servi à incendier nos cigares, nous fit découvrir, dans une anfractuosité de rochers, un double siège assez commode. Comme Méphistophélès et Faust, nous étions assis pour contempler l'inférieur ballet. Ce ballet, c'était la légende annoncée, et voici ce que Marton me conta :

Je dois te faire rétrograder, commença mon ami Marton, jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle...

Oh, oh ! en voilà un saut en arrière !

Est-ce que tu t'imagines par hasard qu'on puisse te servir comme légende un « *fait divers* » datant de la semaine dernière ? Oui, c'est en l'an de grâce 1248, en plein été, que je prétends te conduire.

Le bon roi Louis le neuvième (*St Louis*) est en ce temps là tourmenté par cette pensée que la Terre-Sainte a été ravagée, bouleversée par les fils de Mahomet. Il veut partir pour la croisade, malgré sa mère Blanche de Castille qui le fit ondoyer jadis dans le baptistère de l'église de Poissy, lequel j'ai vu de mes yeux. Mais de Poissy et aussi de la Sainte-Chapelle à Jérusalem, il y a loin, et le bon roi Louis n'est pas doué d'un tempérament des plus solides. Il a déjà eu des syncopes, une maladie grave, et le pauvre ! il veut partir en guerre. Ses gentilshommes ordinaires essaient

de le dissuader, anticipant de 450 ans sur la chanson de Malborough : « *Qui sait quand reviendra !* »

Mais Louis IX est un saint têtue. Il prétend délivrer le tombeau du Christ, et le 12 j uin, à Saint-Denis, il se dépouille de ses habits royaux, se revêt d'un costume sombre, quitte ses éperons d'or, se fait remettre en grande pompe les attributs de pèlerin, le bourdon et la panetière, et en voyage pour la Palestine ! Il s'embarquera à Aiguesmortes, entouré de la reine, des comtes d'Artois et d'Anjou, de ses seigneurs fidèles, le tout sous la protection du légat Eudes de Châteauroux. Je ne parle pas du menu fretin qui l'escorte jusqu'à Lyon, mais qui, à partir de là, se débande et s'éparpille en descendant le cours du Rhône. Chacun s'en va sans souci de la discipline et du but à atteindre. On prélude à la grande expédition en se faisant la main en de petites équipées. Voici le château d'un certain Roger, seigneur féodal. Il commande à la Pioche de Gui la route et le fleuve. C'est un grand détrousseur des passants et un grand receleur devant l'Éternel. Mais à brigand, brigand et demi. On prend d'assaut son castel et on le met à sac. C'est la Jacquerie seigneuriale.

Ce que je ne parviens pas à m'expliquer, c'est que tous ces croisés aient emmené leurs épouses légitimes, les exposant à d'aussi périlleuses aventures. Mais tout ce monde là n'était pas fait uniquement de gens mariés. Il y avait aussi dans l'expédition, des célibataires, lesquels, tandis qu'ils laissaient leurs soldats se colleter en Avignon avec les indigènes et se battre même avec eux, eurent soin de se diriger vers certaines Capoue qu'ils n'avaient connues jusque là que par oui dire dans leur bonne cité de Lutèce.

L'un de ces célibataires, grands conreuns de guilledou, s'appelait Jehan, baron de Serquigny, et l'on peut s'imaginer qu'il ne perdit pas son temps à se disputer avec les portefaix et les mariniers de l'île de la Bartelasse. Il se dirigea paisiblement du côté de la cité d'Arles, ayant appris qu'il y avait là de fort belles filles aux types grecs et romains. Ce baron avait un faible marqué pour la beauté féminine. Tant pis pour les infidèles de Palestine ! Et puis, qui sait si les juives de la Judée ou les femmes sarrazines vaudraient les arlésiennes si vantées ! Celles-ci étaient d'ailleurs à sa portée, et les autres étaient bien loin...

Ce fut donc en rêvant de conquêtes amoureuses qui n'avaient rien de commun, on en conviendra, avec celles que rêvait le pieux monarque à la panetière, que Jehan, baron de Serquigny, fila sur la vieille cité romaine de Provence. Mais bientôt il s'aperçut qu'il n'y avait, en Arles, comme ailleurs, qu'un seul endroit où l'on pût à l'aise remarquer les jolies créatures du pays. Ce lieu propice à ses profanes projets, c'était l'église.

Le jour même de son arrivée, Jehan botté, éperonné, sa toque emplumée sur la tête et une croix d'or brodée sur son vêtement, avait visité ce qui restait des monuments antiques et l'amphithéâtre où s'étaient rudement battu ses ancêtres contre les Sarrazins, qu'il s'agissait alors de châtier aux Lieux Saints. Il avait fait le tour des remparts, lorsqu'il vit grande ouverte l'église consacrée depuis peu de jours à saint Trophime. Le sanctuaire était illuminé comme pour une solennité religieuse. Des filles vêtues de blanc entrèrent par une petite porte attenante à un couloir qui communiquait avec les galeries d'un cloître. Elles s'agenouillèrent devant l'autel où officiait le légat Eudes de Châteauroux venu là pour inaugurer le vocable nouveau de saint Trophime.

Le légat était donc en Arles. C'était une fâcheuse coïncidence, car il connaissait à merveille Jehan de Serquigny. Celui-ci comprit le danger, voua mentalement Eudes de Châteauroux à tous les diables malgré la sainteté du lieu et la cérémonie du moment, et se dissimula dans l'ombre, à côté de la petite porte donnant accès au cloître. De là, sans être aperçu, il pouvait embrasser d'un coup d'oeil toute la scène pieuse qui se déroulait devant lui, et surtout passer en revue les nonnes qu'une

heureuse fatalité semblait avoir choisies parmi les plus belles des Arlésiennes. Il en distingua une au visage si doux et si tristement résigné, qu'il se sentit soudain , pris pour elle d'une de ces compassions qui sont parfois le prélude de l'amour. Cette nonne, c'était Béatrix, la fille d'un troubadour de Provence, mort depuis quelques années, et qui, en mourant, l'avait léguée au cloître pour lui épargner les affres de la misère et les dangers de la séduction.

A un certain moment, lorsque tout le peuple prosterné se leva sous les voûtes gothiques, au son des orgues, après l'Élévation, Béatrix regarda d'une façon tout-à-fait inconsciente du côté de la petite porte, et comme Jehan se penchait pour la mieux contempler, et que les cierges jetaient un éclat instantané sur son mâle visage, elle eut un mouvement qui ne put échapper au baron. La nonne avait rougi sous son voile.

Les cierges s'éteignirent et l'église se trouva tout-à-coup plongée dans une demi-obscurité. La foule sortit, recueillie, par la grande porte, sur la place. Jehan n'avait pas quitté son poste d'observation. Les nonnes défilèrent silencieusement devant lui. Béatrix passa, la dernière, sans le regarder, mais elle entendit ces mots murmurés à voix basse : « *Demain, pendant la nuit... aux Alyscamps !...* »

Il avait fallu au seigneur de Serquigny une singulière audace pour entamer ainsi une aussi sacrilège aventure. Que savait-il des suites qu'elle pouvait avoir ? Peut-être, et cela lui paraissait certain, avait-il jeté au vent une pensée folle !

Le lendemain, vers minuit, Jean de Serquigny qui avait erré toute la journée, se dissimulant autant qu'il l'avait pu, se rendit aux Alyscamps. Ce cimetière où dormaient depuis quelques siècles des chrétiens de marque, avait à peu près en ce temps-là la physionomie si poétique et si austère que nous lui connaissons aujourd'hui. Mais aucune des tombes de ce *Campo Santo* n'avait encore subi d'odieuses mutilations. Aucune d'elles ne s'entrebaillait vide et lézardée aux regards curieux des profanes. Les ossements des trépassés étaient là, reposant dans la paix du Seigneur, et au fond de l'avenue, une chapelle de construction récente servait d'asile à ceux qui, ayant gardé le culte sacré des aïeux, y venaient prier. On y pouvait voir une végétation luxuriante et des fleurs ici et là. Des peupliers et des platanes y balançaient leurs frondaisons superbes. Seuls quelques moines, quelques prêtres, quelques pèlerins en marche pour aller se prosterner au bord de la mer devant les restes des Saintes-Maries, erraient parmi les tombeaux, et s'agenouillaient quelques heures.

Jehan de Serquigny dont les intentions, il faut en convenir, étaient moins pures que celles de ces visiteurs, allait devant lui, comme à tâton par une nuit sans lune et sans étoiles. Il avait le coeur serré et il était secoué de frissons parmi tous ces morts.

Il s'adossa à une tombe et se prit à méditer. Nul bruit ne lui arrivait de la cité d'Arles endormie. Il n'entrevoyait de vivant, que la clarté à peine distincte d'un lampadaire qui, à l'extrémité de l'avenue, sur l'autel de la chapelle dont la porte était entr'ouverte, vacillait dans les ténèbres comme une de ces étoiles à l'éclat intermittent et qui semblent là-haut isolées et perdues, prêtes à disparaître sous le voile noir que va lui jeter en passant un nuage.

Et Jehan songeait à son audacieuse équipée, à l'affront sanglant qu'il avait fait à son roi, à cette désertion dont il se rendait coupable vis-à-vis de cette oriflamme fleurdelysée qui, sans lui, allait traverser les mers, à ses compagnons, chevaliers, comtes, barons et soldats qui s'apercevraient bientôt de sa félonie et qui le chercheraient en vain sur les champs de bataille de Palestine.

Comme il portait la main sur sa poitrine pour y constater dans la nuit de ses remords, plus profonde encore que celle où dormaient alors les Alyscamps, si la croix qu'on y avait brodée n'en avait pas disparu, il lui sembla que des craquements légers se faisaient entendre sur le sol. Il écouta, immobile, une épouvante le secoua. Il se

sentit défaillir, et si, par un prodige, le jour eût paru soudain, on aurait pu voir une pâleur livide sur son visage de guerrier.

Les craquements se rapprochaient. Une forme vague apparut. Jehan croyant que c'était là un spectre, recula.

Ce spectre, c'était Béatrix.

La commotion était si violente dans l'âme de Jehan, qu'il ne sut que balbutier devant celle qui avait tout bravé pour ce rendez-vous nocturne.

Me voici, dit Béatrix, mais avant toutes choses, il importe que vous sachiez pourquoi, moi, une fille de Dieu, je suis venue ici. Ce n'est pas auprès du jeune homme que je me suis rendue, c'est auprès du soldat qui s'est enrôlé sous la bannière du Christ.

Toute recluses que nous sommes, nous n'ignorons rien de ce qui passe au dehors, et la vie que je mène dans un cloître me paraît bien monotone et bien vide en regard de celle qui vous attend. Notre imagination s'exalte dans la solitude. Certes, il est bien de prier pour vous, les héros futurs de la Croisade sainte, mais il est mieux peut-être et plus digne de nos coeurs de femmes de marcher à vos côtés pour y remplacer ces soeurs et ces mères que vous n'êtes pas sûrs de revoir, de panser là-bas vos blessures et d'ensevelir vos morts. Lorsque je vous ai aperçu debout, et qu'un reflet de lumière a fait resplendir votre épée, et sur votre vêtement le signe sacré de la Croisade, j'ai eu une joie d'enfant. J'étais heureuse d'entrevoir, ne fût-ce qu'un instant, un de ces Croisés dont nous parlons si souvent dans les galeries du cloître et sous les ogives de pierre.

... Vous m'avez dit devenir ici... J'ai accompli cette folie de m'évader pendant cette nuit... J'ignore votre nom, mais je sais pourtant qui vous êtes, un noble et loyal chevalier de France... Les morts qui dorment tout près de nous, parmi lesquels est mon père, me sont témoins que je n'ai pas eu d'arrière pensée en me rendant auprès de vous... me voici... Je vous appartiens... pour le Christ qu'on outrage sur la terre de Palestine, et pour votre armée qui doit bientôt le venger...

Jehan de Serduigny était haletant. Il était donc vaincu par cette jeune fille qu'il avait tenté de vaincre. Lui, qu'aucun destrier n'avait jamais désarçonné, il venait de subir les effets d'une effroyable culbute morale. Il était là, gisant, pantelant, horriblement blessé. Il s'était imaginé qu'il allait fièrement à une aventure amoureuse, qu'il aurait la gloire de transformer une âme de vierge en une âme de ribaude. Il s'était cruellement trompé. Devant lui se dressait une sainte. Il y avait longtemps qu'il avait pris son parti de briser sa carrière de soldat et de renoncer à l'honneur qui lui était offert de faire partie de la Croisade. Et voici que, tout à coup, son amour-propre de séducteur était mis en morceaux. C'était en pure perte qu'il avait commis la félonie de désertir cette oriflamme qu'il avait vue naguère à Saint Denis flotter sur la tête de son roi.

Jehan de Serquigny passait par une de ces crises redoutables parce qu'elles sont inattendues, et pendant lesquelles il faut, coûte que coûte et sans tergiverser, prendre un parti. Il se demanda s'il ne fuirait pas aussitôt, laissant là celle dont il avait sans doute, malgré tout, compromis la jeunesse et à laquelle il ne savait vraiment que répondre ; mais la fatalité exigeait de lui une lâcheté qu'il était incapable de commettre. Et puis, cette nonne aux idées si élevées, aux sentiments si purs, et dont il se rappelait la gracieuse apparition sous les vitraux étincelants de l'église Saint-Trophime avait fait décidément sur lui une impression ineffaçable. Les événements futurs, ils seraient après tout, ce qu'ils pourraient être. Qui sait de quoi était fait l'avenir pour cette belle fille d'Arles et pour lui-même ? Une voie nouvelle venait de s'ouvrir. Jehan décida qu'il s'y engagerait résolument et qu'il la suivrait jusqu'au bout. Il prit respectueusement une des mains de Béatrix, et la tint étroitement serrée dans l'une des siennes.

A ce moment même, du fond de l'avenue et de la chapelle où l'on distinguait toujours le point lumineux qui brillait dans les ténèbres des Alyscamps, un murmure de voix

psalmodiant une prière des morts arriva jusqu'à eux. A l'ouïe de ce chant lugubre et plaintif, Jehan et Béatrix, comme s'ils eussent été foudroyés par quelque présage, se serrèrent instinctivement l'un contre l'autre...

Partons d'ici, voulez-vous ? fit Jehan.

A la garde de Dieu, murmura la jeune fille... et aussi, ajouta-t-elle, à la garde d'un chevalier de France... tel que vous !

Et quittant le champ de repos, ils longèrent ensemble les remparts, descendirent jusqu'au Rhône qu'ils traversèrent dans un canot.

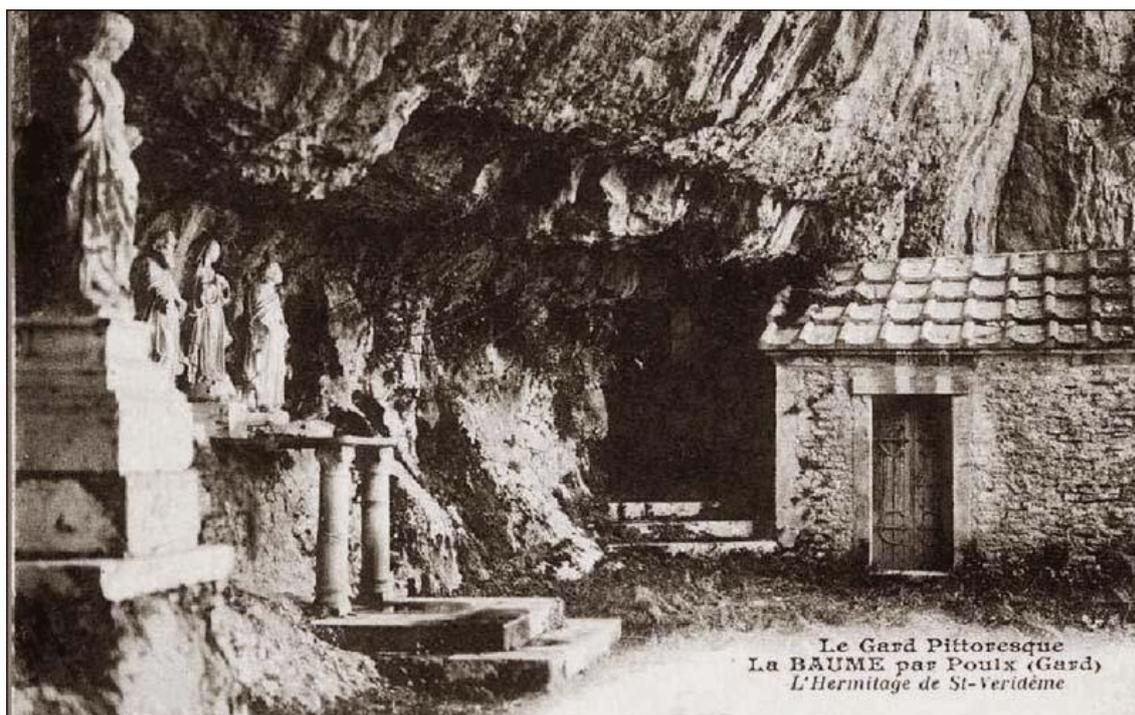
Au matin, ils suivaient la plaine qui conduisait à la ville de Saint-Égidius, aujourd'hui Saint-Gilles, bâtie sur un rocher. Les murailles étaient désertes. Ils gagnèrent Nemausa qu'ils évitèrent.

Où nous dirigeons-nous ? avait demandé Béatrix, qui croyait s'embarquer bientôt sur l'un des vaisseaux du roi Louis IX qui appareillaient devant Aiguesmortes.

Nous allons où la destinée nous appelle, avait simplement répondu Jehan, lequel voulait gagner du temps et s'engager dans les lieux les plus déserts qu'il pourrait rencontrer.

Ils erraient ainsi tous deux sans éveiller l'attention de personne, s'arrêtant chemin faisant dans les hôtelleries et se hâtant de les quitter dès qu'ils se sentaient l'objet de regards curieux.

Et ce fut ici, qu'après une longue journée de marche, ils descendirent, me dit André Marton, dans ces mêmes gorges du Gardon où nous sommes en ce moment.



Il va de soi qu'entre les deux fugitifs, une certaine amitié avait fini par s'établir.

Pendant les longues heures qu'ils venaient de passer ensemble, ils n'avaient pas manqué de se dire leurs noms, de se raconter leur passé, et de se dévoiler l'un à l'autre un coin de leur âme. Mais il y avait entre eux une sorte d'interdit, un malentendu redoutable et tragique, un fossé profond que ni Béatrix ni Jehan n'osaient franchir. Ils allaient ainsi à l'aventure, celle-là s'imaginant qu'elle verrait cette Terre-Sainte dont son imagination méridionale et mystique était enfiévrée,

celui-ci laissant s'écouler les heures, et bien résolu de choisir celle qui lui paraîtrait la plus favorable à l'accomplissement de ses desseins amoureux.

Ils erraient encore par les sentiers perdus au fond des ravins, lorsque la nuit tomba. Il fallait choisir une retraite. La rive du Gardon opposée à celle où nous nous trouvons en ce moment leur parut pouvoir leur offrir un campement improvisé.

Mais l'obscurité s'accroissait de plus en plus. Soudain Jehan aperçut une petite barque qui flottait toute vermoulue au bord de la rivière, et qui était munie de deux rames accrochées à ses flancs. Il y fit descendre Béatrix et il y descendit après elle. La barque céda au courant et s'engagea dans des tourbillons qui, à cet endroit, ne sont pas sans danger. Jehan ne tarda pas à constater qu'elle faisait eau, ce dont il n'avait pu s'apercevoir, à cause de la nuit, à l'instant où ils s'étaient embarqués. Comme le lit du Gardon est assez resserré, il donna de violents coups de rame pensant qu'il pourrait aisément gagner la rive. Ils approchent rapidement et ils vont mettre pied à terre. Jehan se dresse, saute sur le sable, se retourne pour tendre la main à sa compagne, mais avant même qu'il ait pu faire ce geste, un cri d'horreur se fait entendre, La barque a chaviré... Elle coule...

Jehan voit s'agiter une forme blanche qu'un terrible tourbillon semble attirer à lui. Il crie, il appelle, il pleure, il court comme un insensé dans le sens du courant qui emporte Béatrix. Il veut se jeter à l'eau, mais les ténèbres sont si épaisses, qu'elles rendraient inutiles ses efforts. Il ne voit rien. Il a la tête perdue dans cette gorge où maintenant il est seul et où vient de le frapper un désastre sans nom. Alors, comme dans un accès de folie, il arrache de sa poitrine la croix brodée d'or que sa mère avait cousue de ses mains, et qui était son glorieux insigne de croisé. Il se dépouille de son glaive des batailles, se dégradant ainsi de ses propres mains pour expier sa forfaiture. Puis il jette ces insignes de guerre dans les flots qui ont emporté Béatrix. Il n'est plus rien, plus rien qu'un être damné que la malédiction divine poursuivra sans doute jusqu'à la fin.

Que fera-t-il ? Où ira-t-il maintenant ? Brisé par la fatigue et par la douleur, il parvient au faite d'une roche et il tombe. Il voit dans un demi sommeil fait d'hallucinations bizarres, toute la vallée qui resplendit. Et voici son châtiment le plus terrible : des femmes, des filles, des ribaudes, des sorcières des sabbats s'assemblent autour de lui. Elles poussent de grands cris et parmi eux, Jehan distingue le nom de Béatrix que déjà il aimait. De la main, il veut éloigner la vision qui l'obsède. Et quand elle a enfin disparu et que sont revenues les ténèbres, il se jette à genoux en demandant grâce...

Le docteur Faust souhaitera de reconquérir sa jeunesse perdue. Lui, Jean de Serquigny, suppliera ardemment le ciel d'échanger la sienne contre une vieillesse anticipée le rapprochant du tombeau. Comme Faust, il a, lui aussi, sa nuit de Valpurgis dans ce lieu sauvage.

Et il se dit à lui-même qu'il ne faut pas qu'il y puisse vivre désormais sans y consommer son expiation.

Quand l'aube parut, les vœux de Jehan étaient exaucés. Pendant la nuit d'horreur dont il sortait tout meurtri, sa chevelure était devenue blanche comme celle d'un vieillard.

Après avoir longtemps cherché le corps de Béatrix, il finit par le découvrir au loin, sur la rive, dans un bouquet d'oseraies. Il prit doucement dans ses bras la pauvre vierge d'Arles, comme s'il redoutait de l'éveiller. Il creusa sa tombe sur un terre-plein au bas d'un rocher, et au-dessus, il édifia de ses mains une petite cabane sur laquelle il éleva une croix formée de deux branches de saule.

Ce fut l'origine de l'ermitage de la Baume.

Le baron Jehan de Serquigny mourut bientôt, et la mort vint le prendre à l'heure même, dit-on, où le bon roi Louis le neuvième expirait à Tunis sur un grabat.

***LÉONCE LARNAC, 1904.***

**-oOo-**

**En savoir plus sur l'origine de l'Ermitage de St Vérédème**

[http://www.nemausensis.com/Germer\\_Durand/StGilles/StVeredeme.pdf](http://www.nemausensis.com/Germer_Durand/StGilles/StVeredeme.pdf)